

Parapet N°5

Sommaire

<i>I. LE BILLET D'UN MEMBRE D'HONNEUR DU SYNDICAT</i>	2
<i>II. LE BILLET DE LA PRESIDENTE</i>	4
<i>III. LE PARAPET REND HOMMAGE A SON PRESIDENT : MAURICE KORB</i>	5
1. Mon ami : Maurice KORB	5
2. Mon frère Maurice	6
3. Autre témoignage	8
4. Les anciens se souviendront sans doute	9
5. Une époque, une histoire...	10
6. Liliane et Laurence	12
<i>V. DERNIERE MINUTE</i>	13

I. LE BILLET D'UN MEMBRE D'HONNEUR DU SYNDICAT

UNE NATION QUI PERD SON PATRIMOINE CULTUREL PERD SON AME. Pourtant, nos livres, périodiques et estampes, manuscrits, photographies, partitions et documents d'archives meurent inexorablement d'un cancer nommé ACIDIFICATION. Longtemps insoupçonné, ce tueur silencieux a déjà rongé un tiers des fonds de nos bibliothèques depuis le jour, il y a un siècle et demi, où dans les moulins à papier, la pâte de bois mal raffinée remplaça des matières plus nobles : chanvre, coton et lin. Et, vertigineusement, au fil des ans, la cadence s'accélère.

Des feuillets jaunissent, s'effritent aux bords, lâchent les amarres de leurs reliures ; et le jour approche, trop insensiblement, où dans les "cryptes" de nos bibliothèques il ne demeurera que des amas de restes de coiffes et de nervures, de dos brisés et de poussières.

Fréquentant les salles de lecture ou de ventes, les libraires ou LES BOUQUINISTES DES QUAIS, l'amateur se demande comment et pourquoi des exemplaires, pourtant connus, se font rares, disparaissent. Sait-il seulement qu'une explication existe ? Si oui, connaît-il, cherche-t-il même, le remède apte à neutraliser le fléau acide qui, furtivement, efface les cellules de la mémoire collective ?

Si aujourd'hui, par désacidification, nous ne savons encore que soigner ces témoins irremplaçables de notre passé, pour demain seulement pouvoir les guérir, nous sommes, du moins, en mesure et en devoir (!) d'empêcher un mal congénital de pénétrer chaque volume, chaque document ou image nouvellement imprimé et, son sinistre chemin faisant, d'engloutir le passé du futur : celui des générations de demain.

Les papiers sans acide (Ph 7,5 à 9,5), voire permanents, sont à la portée des éditeurs et des archives d'Etat ; ils n'auront qu'à tendre la main car nos papetiers les fabriquent en quantité à des prix compétitifs.

SI NOUS LAISSONS LE TEMPS AU TEMPS, alors nos enfants n'auront qu'à se contenter de ce qui restera en état d'être microfilmé. Il n'est pas vrai que leur avenir en entier appartiendra aux écrans activés par leviers et par claviers.

Si l'on veut accepter cette sorte de monde, il faudra aussi accepter un monde sans concert car il y aura des disques, sans théâtre car il y aura les pellicules ou - dans un tout autre domaine - un monde sans cheval puisqu'il existe déjà le cheval mécanique.

Nos enfants, eux aussi, demanderont autre chose que d'absorber des textes par prothèse interposée. La lecture n'est pas une voie à sens unique. On s'entretient avec un livre : corps tangible, tridimensionnel, au visage avenant et sévère, que l'on touche, que l'on tient, que l'on repose, que l'on feuillette. Lire est une suite de gestes. On rêve sur un livre, ou bien on prend des notes, parfois on s'impatiente, on s'irrite même. Bref, on donne la réplique.

Tout un monde de l'esprit le sépare de la froide et plate image d'un feuillet détaché du reste du corps et aperçue à distance à travers une vitre plus ou moins laiteuse. Et quel pauvre succédané pour le texte, la partition en manuscrit d'un grand artiste ou la scène gravée si vibrante qu'elle paraît respirer !

Ne sous-estimons pas nos enfants et, surtout, ne prenons pas, dans notre prétendue omniscience, le risque de préjuger de leurs besoins. Le présent, toutefois, est notre affaire : sauver leur héritage.

LA ROUTE QUE NOUS AVONS EMPRUNTEE : fondée en 1988, notre association sans but lucratif, agréée par la Fondation de France, compte aujourd'hui plus de 700 membres et s'agrandit de jour en jour. Constituant un lieu de réflexion et d'étude, sa vocation ne s'arrête pas à une si paisible occupation. Notre action est quintuple :

- CONVAINCRE LES LEADERS D'OPINION de la perte irréversible que représente pour la mémoire collective l'autodestruction de documents, publics comme privés, voués à rejoindre le trop grand nombre déjà disparu.

- ENCOURAGER LES POUVOIRS PUBLICS à augmenter leurs efforts encore hésitants en faveur du traitement des ouvrages acidifiés et de l'emploi du papier permanent dans l'édition, notamment par le vote d'une loi faisant obligation de publier sur papier permanent tout document officiel de valeur durable.

- CONTRIBUER A LA CIRCULATION DES INFORMATIONS concernant les procédés de désacidification effectifs ou en cours de mise au point.

- PERSUADER LES EDITEURS ET LES IMPRIMEURS d'utiliser le papier permanent.

- OBTENIR L'AIDE DU MECENAT industriel, institutionnel et privé.

Lily FROISSARD

COMITE DE PARRAINAGE

Académie GONCOURT

Alliance Française

Samuel BECKETT, Prix Nobel

Hubert BEUVE-MERY

Pierre BOULEZ

Maître Jean Denis BREDIN de l'Académie Française

Comité du Rayonnement Français

Maître André DAMIEN, Maire de Versailles

Professeur Jean DAUSSET, prix Nobel

Alain DECAUX de l'Académie Française

François JACOB, Prix Nobel

Emmanuel LE ROY LADURIE de l'Institut

Louis LEPRINCE-RINGUET de l'Académie Française

Professeur Alexandre MINKOWSKI

Pierre SALINGER

Professeur laurent SCHWARTZ del'Institut

Léopold-Sédar SENGHOR de l'Académie Française

Claude SIMON, Prix Nobel

Société des GENS DE LETTRE DE FRANCE

"SAUVER LES DOCUMENTS EN PERIL DES BIBLIOTHEQUES FRANCAISES"

association loi 1901 agréée par la Fondation de France.

3 rue Pergolèse - 75116 Paris - Tél. 45 01 98 90

II. LE BILLET DE LA PRESIDENTE

Maurice, trente ans d'histoire de notre Syndicat!

Qui dit syndicat dit solidarité et Maurice a bien incarné celle-ci.

Deux évènements heureux pour les bouquinistes pourrait-on dire, sont à l'origine.

1891 la Préfecture de Police autorise les bouquinistes à laisser leurs boîtes la nuit sur le parapet.

1892 l'Académicien Xavier Marmier meurt et lègue par testament une somme de mille francs aux bouquinistes pour "se payer un joyeux dîner et passer une heure pleine d'entrain à penser à moi."

La profession est alors pleinement reconnue. Les bouquinistes en ont conscience puisque quelques années plus tard en 1898 à l'occasion de la construction de la ligne de la gare d'Orléans qui les menace, ils s'organisent, c'est : "le groupe de solidarité amicale des bouquinistes des quais de la rive gauche" qui en 1904 se transforme en Syndicat.

Monsieur Dubois, Président du groupe solidarité devient le premier président du syndicat des bouquinistes. Peu à peu au cours des années le syndicat tombe en sommeil.

En 1943, la Préfecture décide de réduire les étalages de 10m autorisés à 8m. Le Syndicat se réorganise mais tout juste reconstitué, il n'a pas les forces nécessaires pour se faire entendre.

André Barre, membre du bureau en 1904 en est le Vice-Président et Maxime Cottet-Dumoulin le Président. Maurice deviendra Président en 1963.

Il assumera ses fonctions jusqu'en 1989 avec le dévouement, la générosité, la droiture que ceux qui l'ont connu n'ont pas oublié.

Maurice, il y a déjà trois ans que tu ne hantes plus les quais. Par ces témoignages

nous voulons te retrouver, te dire que si tu n'avais pas été là le syndicat n'existerait plus et que la solidarité des quais qui était ce que tu étais aurait disparu des quais.

Maurice, parlons de toi, ça nous fait plaisir et que ceux qui ne t'ont pas connu sachent...

III. LE PARAPET REND HOMMAGE A SON PRESIDENT : MAURICE KORB

1. Mon ami : Maurice KORB

Si j'ai bien connu Maurice KORB ? AH ! Oui !

C'est même une longue, une vieille histoire - ou nos chemins - celui de Maurice et le mien - se sont croisés, perdus, retrouvés.

C'était avant la guerre - la dernière - dans les années 1935-36 : Années fastes, inoubliables, en dépit des nuages noirs s'accumulant au-dessus de nos têtes. Nos "jeunes années" avec les copains on ne manquait jamais d'aller voir et écouter "Les Frères Marc", dans les goguettes populaires : Chez Gambrinus, au Kursal, à la Brasserie de la Porte Dorée dans le XIIème arrondissement.

Les "Frères Marc" c'était Maurice et son frère Francis. Je ne dirai pas que nous étions amis intimes ! J'avais 17 ans, Maurice 20 ans - à ces âges là, 3 années de différence suffisent à mettre une certaine distance entre nous : ils étaient déjà des "adultes" quand nous étions encore des "mômes". Mais côté public - nous étions en quelque sorte "des FANS" des Frères Marc. Et somme toute - même génération - embarquée dans la même galère : vers des lendemains "qui déchanteraient" (mais cela nous ne le savions pas encore !).

Nous voulions "changer la vie", nous rêvions "d'un monde nouveau", plus juste, plus beau. Nous avons de bonnes raisons pour cela. Mais rien d'amer, rien de tragique là-dedans ! Au contraire, l'optimisme, la joie de vivre coulaient à pleins bords - ponctués de chansons, de poésies, de sorties joyeuses en groupe vers les guinguettes des bords de la Marne où l'on retrouvait la jeune Renée LEBAS qui déjà...

Nous "allions au-devant de la vie". C'était le temps de l'UTOPIE - le temps de la revue "SOUTES" - un brûlot sulfureux et d'avant-garde en diable ! Où l'on trouvait des formules fulgurantes comme celle-ci :

"Qu'est-ce que le jazz ?" La santé ! Qu'est-ce que la santé ? La révolution !!!

"Soutes" publiait les premiers textes (mais étaient-ce les premiers ?) de Jacques PREVERT - dont l'inoubliable "Dîner de Têtes" qui nourrissait notre feu sacré. Et justement les Frères Marc récitaient, chantaient PREVERT, et d'autres...

Les Frères Marc chantaient l'air du temps !

Vingt ans passèrent. Ce fut l'orage, ce fut l'horreur ! "Le vol noir des corbeaux sur nos plaines...", "les années vert de gris", ce fut une autre histoire - d'autres histoires - chacun la sienne.

La mienne d'histoire, m'amena, en 1958, à devenir bouquiniste.

Et là, ô surprise, heureuse, incroyable : un beau jour je retrouvai parmi mes collègues du quai, Maurice KORB, Maurice, le Maurice d'autrefois !!!

Maurice vint "à la maison" : chaleureuses soirées autour de la mémoire retrouvée ! Souvenirs ! Le fil du temps renoué par-delà 20 ans de bruit et de fureur ! Nous recomposions le puzzle de nos années communes, nous revivions notre jeunesse : "tu te rappelles Jovet dans "L'Hôtel du Nord" ? Tu te souviens du groupe MARS ? de la FTOF ?...

Maurice devint un ami : une amitié de 30 années et plus, nourrie de la complicité de nos souvenirs...

D'autres diront mieux que moi ce que fut durant ces 30 années l'amitié sans faille de Maurice KORB au service des bouquinistes, secrétaire puis Président du Syndicat des Bouquinistes. Toujours serviable, payant toujours de sa personne (je l'ai vu allant lui-même distribuer à domicile -faute de volontaire - le colis offert par le syndicat aux bouquinistes âgés et nécessiteux). Fraternel, toujours d'humeur égale (c'est à dire bonne), jamais je n'ai entendu dans la bouche de Maurice une parole agressive, acrimonieuse, un propos amer, à l'occasion de quelque petit problème ou difficultés que ce soient qui font les "choses de la vie".

C'était un "homme de qualité". De grande qualité.

Robert SAUTEREAU

2. Mon frère Maurice

Maurice est de deux ans mon aîné.

Aussi lorsque à mon tour je suis arrivé dans ce monde, il m'avait déjà préparé le terrain. C'est formidable d'avoir un frère capable d'enseigner à son cadet tout ce que sa courte vie lui a déjà appris. Ensemble nous avons traîné nos semelles sur les pavés de la rue de Lappe, le macadam de la rue de Charonne, les trottoirs de la place de la Bastille, commencé à frotter nos fonds de culottes sur les bancs de l'école maternelle de la rue des Taillandiers, achevé de les user sur ceux de la communale de la rue Keller.

J'ai toujours été émerveillé par le nombre de choses qu'il était capable d'inventer... Je me souviens d'une machine à fabriquer des sous, qui m'avait impressionné, on glissait une pièce de 25 centimes par une fente pratiquée dans un cube en carton, et il en ressortait une de 10 par une autre fente. Il n'a pas laissé de plan... dommage.

Il connaissait aussi un nombre incalculable de jeux, exécutait des tours de cartes compliqués. A ma grande frustration il n'a jamais voulu me dévoiler le TRUC magique qui les rendait si mystérieux.

Au jeu de dames il était toujours gagnant, résolvait des problèmes qui me laissait béat d'admiration. Il lisait beaucoup, connaissait les titres de presque tous les films projetés dans les salles parisiennes, les noms des metteurs en scène qui les avaient réalisés, ceux des acteurs, des plus célèbres aux plus obscurs. Et pourtant... il n'allait pas... nous n'allions pas souvent au cinéma, seulement le jeudi en matinée au Cyrano rue de la Roquette. La séance ne coûtait que 25 centimes, la somme était modeste, mais il fallait la trouver... c'était le

moment que choisissait la fameuse machine à fabriquer les sous pour tomber en panne. Nos parents, quand ils étaient en fonds la remplaçait.

Un jour Maurice découvrit la musique et en devint passionnément amoureux. A cette époque il n'existait pas de cours du soir. Alors il emprunta quelques livres de solfège à la bibliothèque municipale du quartier, se fabriqua du papier à musique en traçant des portées musicales sur des dizaines de feuilles blanches, et se mit à travailler d'arrache-pied, ... tout seul. Quand tout le monde était profondément endormi, il s'installait devant la fenêtre, se penchait au-dessus de la croisée, et à la lueur du réverbère étudiait sa leçon de solfège.

Puis il a commencé à écrire ses premières chansons, toujours en solitaire.

Quelques unes ont été publiées. Il avait un sacré talent !!

En même temps nous vivions nos vies d'enfants avec enthousiasme. En compagnie de notre copain Kleber nous avons donné quelques concerts dans la cour de notre immeuble. Puis nous avons adhéré à un groupe de théâtre amateur le groupe "Mars". Maurice et moi avons monté un numéro de duettistes les "Frères Marc".

Jacques Prévert que nous avons rencontré au cours d'une soirée au gymnase Japy dans le onzième arrondissement nous a offert deux magnifiques chansons "La chasse à l'enfant" et "Familiale" que nous avons chanté dans de nombreux galas de solidarité accompagnés au piano par leur compositeur Joseph Kosma.

Et Maurice rencontra Etia... ils se marièrent.

Mais ils ne purent profiter longtemps de leur bonheur. La guerre menaçait, Maurice fut appelé sous les drapeaux une première fois, puis renvoyé dans ses foyers au bout de quelques semaines, c'était Munich, Mais lorsqu'un peu plus tard les militaires le rappelèrent, cette fois ce fut pour de bon, la guerre était déclarée.

A la libération pour certains, les choses pouvaient sembler reprendre leur cours normal, mais pour beaucoup d'autres, les blessures infligées par les nazis mirent très longtemps à se refermer... quand elles se refermèrent...

Maurice et Etia aimaient Paris, les livres, la liberté dans le travail... ils s'établirent bouquinistes sur les quais.

Voilà le portrait que j'ai essayé de broser brièvement en évoquant Maurice mon frère aîné.

Tout le long de notre existence, nous nous sommes aimés...

Comme deux frères, nous disputant âprement, nous réconciliant dans le même élan, affectueusement. Nous avons goûté ensemble les enthousiasmes, les passions de notre jeunesse.

Les années se sont ajoutées aux années. Le temps de la sagesse est venu. Chacun de nous a suivi sa route. Bien que chacune d'elle ait pris une direction différente de l'autre, la vie ne nous a jamais séparé. J'aime mon frère.

Avec tendresse pour sa fragilité, avec respect pour sa droiture, son honnêteté et son courage !

3. Autre témoignage

J'ai rencontré Maurice vers 1966. J'avais entendu parlé de lui par mon PÈre. Il l'avait connu dans sa jeunesse et puis l'avait retrouvé sur le quai lorsqu'il était devenu bouquiniste.

Maurice voulait reprendre le piano. Mon compagnon d'alors était pianiste.

Alors Maurice est venu régulièrement chez nous travailler ses gammes. Peu à peu il a apporté ses chansons qu'accompagné au piano il chantait. Je retrouvais l'époque dont mes parents m'avaient tant parlé. Puis, mon ami a orchestré quelques-unes de ses chansons. Maurice retrouvait lui aussi, je crois cette époque.

Il y avait aussi les bouquinistes. Il y avait le Noël des enfants de bouquinistes. J'étais trop vieille pour être encore enfant de bouquinistes mais j'ai assisté à la Mairie du 6ème aux fêtes organisées par le Syndicat. Maurice avait demandé à mon compagnon de faire un petit récital...

Puis quelques années plus tard je l'ai retrouvé sur le quai. Il n'avait pas {changé}. Il avait continué à faire du piano. Et il s'occupait toujours du Syndicat des Bouquinistes. Il m'avait recommandée au piqueur de l'époque lorsque j'ai posé ma candidature de bouquiniste. Je vivais une période de grande détresse et son aide m'a été précieuse. J'entrais dans la corporation. Aussi lorsque quelques collègues et moi-même avons voulu "réanimer" le Syndicat, il nous a chaleureusement encouragés. Il y avait déjà plusieurs années qu'il continuait seul, souvent, je crois découragé, à maintenir le Syndicat. Il s'est alors remis à nous parler des espoirs qu'il avait eus.

« Songe, me disait-il, nous avons rêvé d'avoir une maison ; la maison des bouquinistes. J'avais pensé organiser un service de transfert de boîtes... »

Il avait mis au point l'assurance-groupe des bouquinistes d'autant plus importante qu'elle soudait par le syndicat les bouquinistes entre eux.

Il avait organisé avant qu'elle ne soit obligatoire une assurance maladie pour les bouquinistes.

Lorsqu'en 1990, à l'occasion du 40ème anniversaire de l'Appel du 18 juin, nous avons obtenu d'être indemnisés par la Ville de Paris, il nous avait félicités.

Le Syndicat continuait. Maurice n'avait pas travaillé en vain.

Quelques semaines avant sa mort, il m'avait téléphoné. Il me signalait un bouquiniste qui voulait adhérer au syndicat. Et puis, me dit-il : "Je vieillis."

A son enterrement, nous étions quelques collègues. Quelques anciens, quelques

plus jeunes. Nous avons parlé de lui. Nous n'imaginions pas que sur le quai nous ne le reverrions plus.

Anne SAUTEREAU

4. Les anciens se souviendront sans doute

Allocution de Maurice Korb lors de l'inauguration du siège social 9 rue du Pont Louis-Philippe le 17 novembre 1967.

Mesdames, Messieurs, Mesdemoiselles,

Permettez-moi de vous exprimer, au nom des Bouquinistes, toute la joie, le grand plaisir que nous éprouvons à vous retrouver nombreux ce soir pour le baptême de notre Maison.

Certes, si l'Inauguration de notre Siège Social ne constitue pas en soi, un événement susceptible de défrayer longtemps la chronique parisienne, il n'en reste pas moins digne d'être marqué d'une pierre blanche par les Bouquinistes, puisque cette inauguration concrétise, en quelque sorte, un rêve longtemps caressé par eux : disposer d'un toit, d'un abri, d'un local où ils pourraient, à tout moment, se retrouver pour y gérer leurs propres affaires.

Ce toit, voilà qu'aujourd'hui, grâce à la bienveillante compréhension des pouvoirs publics, les Bouquinistes en disposent.

Il nous faut donc remercier Monsieur ANDRE MALRAUX, Ministre chargé des Affaires Culturelles, - que les bouquinistes considèrent comme leur Ministre de tutelle - puisque c'est grâce à son appui qu'ils peuvent aujourd'hui fêter la réalisation de leur projet.

Nous le faisons avec d'autant plus de conviction que nous savons combien Monsieur André Malraux est attentif à ce que les derniers petits métiers de Paris qui subsistent encore - les marchandes de quatre-saisons, les petites marchandes de fleurs, les bouquinistes des quais - ne disparaissent pas complètement de la vie de la Cité. Mais que, bien au contraire, ils s'épanouissent, de façon que, de même que les monuments Anciens et les vieilles pierres; ces petits métiers constituent le lien unissant les souvenirs préservés du Vieux Paris au Paris moderne qui se construit.

Au même titre, nous voulons également remercier Monsieur MICHEL CALDAGUES, Président du Conseil de Paris, Monsieur HAAS PICARD, sous-préfet de la Seine, et Monsieur MAURICE DOUBLET, Préfet de Paris, à qui nous devons l'affectation de ce local, et qui n'ont pas voulu, eux non plus, lors de l'édification de la Voie Express Est-Ouest qui doit être inaugurée à la fin de cette année, que les Bouquinistes installés dans ce secteur soient immolés sur l'autel de la circulation automobile !

N'oublions pas, dans nos remerciements, tous les Fonctionnaires de l'Hôtel de Ville responsables des Bouquinistes, qui assument avec tant de courtoisie la tâche souvent ingrate de solutionner, au mieux des intérêts communs de la Ville de Paris et des Bouquinistes, les problèmes d'aménagement des quais qui se posent périodiquement à une corporation comme la nôtre, c'est à dire en travaillant sur la voie publique.

Enfin, adressons une mention spéciale à tous nos AMIS, les Membres Honoraires de notre corporation, les AMIS DES BOUQUINISTES, qui nous ont si généreusement aidés, financièrement et moralement, à édifier matériellement cette Maison.

Cette Maison, les Bouquinistes, comment la veulent-ils ?

Eh ! Bien ! ils la veulent exactement à l'image de leur personnalité, de leur profession. De même que dans les boîtes des Bouquinistes se côtoient démocratiquement toutes les tendances, toutes les philosophies, tous les styles, tous les genres littéraires, de même, cette Maison, nous la voulons largement ouverte à toutes les formes d'Art, sans exclusive pour une école ou pour une autre.

Cette petite salle où nous nous trouvons deviendra une salle d'exposition où nous accueillerons à des conditions très amicales les peintres de toute expression, figuratifs ou abstraits, peu importe, le seul critère d'admission étant le talent.

Nous pourrons y inviter des conférenciers, y organiser des soirées poétiques, en association avec d'autres organisations déjà existantes ou à naître.

Nous y verrons renaître le Prix des Bouquinistes, nous recréerons le Salon Annuel des Peintres Bouquinistes.

Bref, à partir de la libre disposition d'une salle, bien des choses sont réalisables.

Et notre but sera atteint si, tout en défendant notre profession, nous réussissons à créer les conditions d'une activité créatrice, afin que l'on puisse dire un jour - toute proportion gardée, bien entendu - : les Bouquinistes, comme on dit : les surréalistes, les symbolistes, etc etc.

En conclusion, ce qui nous importe, c'est que l'on sache que dans ce beau quartier du Marais qui revit chaque jour, il existe une Maison accueillante, la MAISON DES BOUQUINISTES, aimablement ouverte aux Parisiens, c'est à dire, en fait, à tous nos Amis.

Mesdames, et Messieurs, les Bouquinistes vous remercient de votre attention, et vous souhaitent, à tous, une bonne fin de soirée.

5. Une époque, une histoire...

Tout gosses, Maurice et son frère Nathan se plantaient dans les cours de leur quartier, autour de la rue de Lappe, et poussaient la ritournelle. Attiré aux fenê tres, les locataires leur jetaient parfois des piécettes.

En 1934, Maurice, âgé de 19 ans, et son frère de deux ans son cadet, adhérèrent au groupe Mars, qui venait d'être créé par de jeunes acteurs amateurs et militants de gauche, et faisait partie de la F.T.O.F. (Fé ration des Théâtres Ouvriers de France).

Louis Aragon suggéra aux deux frères de prendre le nom des "Frères

Marc" : "comme ça il y aura Marc-cadet et Vieux Marc !"

Désormais, avec le groupe Mars, les frères Marc se produisirent dans les Fêtes populaires et les spectacles organisés par la F.T.O.F. C'était alors Maurice, qui était le

musicien. Nathan ne deviendrait auteur-compositeur, sous le nom de Francis Lemarque, que quelques années plus tard.

Au début, les frères Marc chantèrent "a cappella", sans pianiste. Ils interprétaient des chansons de Prévert et Kosma : Chasse à l'enfant, Familiale, Le cauchemar d'un chauffeur de taxi, La pêche à la baleine, A la belle étoile, Cosy Corner... Et d'autres, comme "Y a trop d'tout", paroles de Paul Vaillant-Couturier, musique de Maurice Korb, et "La chanson de la faim", paroles de

Sylvain Itkine, musique de M. Korb. Chanter des chansons de ce genre dénotait à l'époque un certain courage, surtout avant la dissolution des Ligues. Les Croix de Feu du colonel de La Roque et les Camelots du Roi, suivant en cela l'exemple de la police et des gardes mobiles, attaquaient systématiquement les progressistes.

Le 4 mai 1936, l'Humanité titra à la Une :

VICTOIRE : LE FRONT POPULAIRE TRIOMPHE !

La Gauche venait de l'emporter au second tour des législatives.

"Nous voulons vivre enfin

Sans toujours avoir faim

Chômeurs, chômeurs, chômeurs,

Mes frères de malheur..."

chantent les frères Marc (La chanson de la faim).

Le numéro des frères Marc égale en qualité celui du célèbre tandem Gilles et Julien. Pour interpréter la complainte des marins qui triment dans les soutes, leur mère, Rose, leur confectionne des costumes de scène, blouse et pantalon de velours bleu foncé p-p-p-

Voici un exemple de leurs prestations :

"Le Groupe Mars, de l'Union des Théâtres Indépendants, interprète plusieurs chœurs parlés, dont celui du grand film communiste "La Vie est à nous".

14h50. Les frères Marc. Sketches. Chœurs chantés. Vers midi, le soleil fait son apparition. "Ca tombe à pic", dit une femme, "on va pouvoir déjeuner sur l'herbe".

L'humanité, 1er juin 1936

Les frères Marc ont bientôt un pianiste-accompagnateur, d'abord Joseph Kosma, puis Jean-Bernard, un premier prix de conservatoire. Par la suite, le duo deviendra un trio : Jean, Marc et Nat. Jean pénètre sur scène, "côtéjardin", en courant, saute par-dessus le tabouret du piano et attaque la mélodie. Maurice et Nathan apparaissent "côté cour", et en avant la musique !

De la rue de la Roquette à la rue de Charonne, les frères Marc sont des vedettes ! Rose, leur mère, se rengorge. Un jour, au marché, une voisine l'interpelle d'un air très excité. Avec l'accent yiddish, elle s'écrie :

- Madame, ah madame ! J'ai vu que vos enfants ils jouent au cinéma !

- Au cinéma ?

- Oui, oui, au Magic, c'est écrit en gros sur l'affiche, les Marx Brothers !

Maurice Korb, notre père, a composé un grand nombre de chansons qui, si elles n'ont jamais été numéro un" au hit-parade, ont bercé notre enfance. Il avait beaucoup de talent, beaucoup d'humour aussi, un style bien à lui, mais... il était timide. Il ne devint pas une vedette, et même, il abandonna la scène pour se consacrer à son nouveau métier : bouquiniste. mais jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa pas de composer des mélodies, d'écrire des paroles, et d'égrener ses compositions sur son vieux piano...

6. Liliane et Laurence

Papa, cela fait trois ans que tu es parti en oubliant la moitié de tes affaires, comme d'habitude.

Nous n'avons pas même eu le temps de nous dire "au revoir"

Mais tu es toujours là, quelque part dans la maison, ou au bord de la Seine, coiffé de ta casquette de marin d'eau douce...

"Le temps qui vole, vole,

Ne peut rien contre l'amour..."

C'est toi qui a écrit ça, et c'est vrai.

Papa, chaque fois que je me sens "fainéante", que je n'ai pas envie d'ouvrir mes boîtes, je t'entends dire en rigolant :

- Il ne fait pas froid aujourd'hui...

ou bien :

- Il fait beau, aujourd'hui...

Quand nous étions gamines et adolescentes, tu n'as jamais rien exigé de nous. La morale, les interdits, ce n'était pas ton truc.

Ton truc à toi, c'était de nous "charrier" jusqu'à ce qu'on devienne folles de rage.

Maintenant nous sommes de grandes personnes, enfin façon de parler, et il n'y a plus personne pour nous "charrier". Alors parfois, ma soeur et moi, on se souvient de ton

expression favorite lorsqu'on te tapait sur les nerfs. En général, ça se passait à table, devant le journal télévisé :

- Ce que vous pouvez dire comme conneries !

C'est vrai, nous étions intransigeantes. Aucune diplomatie. Et on disait des "conneries". D'ailleurs on en dit toujours, et dans un coin de nos têtes, on t'entend, papa :

- Ah les pisseuses, ce que vous pouvez dire comme conneries !

Papa, s'il y a quelque chose de l'autre côté de la rivière, on espère que tu l'as trouvé.

On t'aime.

Liliane et Laurence

V. DERNIERE MINUTE

Nous venons d'apprendre la disparition de

Monsieur FREDERIC-DUPONT Maire du VIIème arrondissement qui encore récemment au mois de janvier nous répondait très chaleureusement à l'envoi de notre dernier bulletin sur Anatole France.

Il fut un ardent défenseur de notre profession. A plusieurs reprises, au cours de sa longue carrière à la Chambre et à la Mairie, il intervint en faveur des bouquinistes.

Quelques anciens collègues se souviennent peut-être qu'il organisa en 1953 une réception des bouquinistes à l'Hôtel de Ville en l'honneur de la Chambre Syndicale de la Corporation.

Il parraina le Salon des Peintres, Sculpteurs et dessinateurs bouquinistes organisé par le Syndicat en 1954.

"... On ne conçoit pas Paris sans ses bouquinistes..."

avait-il déclaré.

Avec la disparition de Frédéric-Dupont, c'est un ami des bouquinistes qui disparaît.